mêmes, proclament leur estime pour la gendarmerie milanaise et lombarde. Au XVIe, l'Italie, est, en France, l'objet d'une admiration sans bornes ; les politiques italiens, les astrologues italiens, les artistes italiens trouvent à Paris, à Bordeaux, à Toulouse des admirateurs aussi convaincus, plus convaincus, peut-être, que dans leur propre pays, et cependant, il faut le répéter encore, l'affection vive, vraie, sentie, constante pour la terre natale est un sentiment général auquel il ne semble pas que personne essaie de se soustraire, ni qui, même, donne lieu à aucune contestation, tant il paraît naturel et nécessaire ; on ne le recommande pas, on ne le vante pas, on n'en fait pas une vertu ; il est ; on l'éprouve et cela suffit.

Dans la première partie du XVIIe, rien n'annonce un changement dans cette façon universelle de sentir. A l'admiration éprouvée pour les Italiens, dans le siècle précédent, vient se joindre une vraie sympathie pour les Espagnols. On les a beaucoup combattus ; on les estime en proportion. Les types d'après lesquels se forme l'idéal sont en grande partie pris chez eux. Les héros de la Fronde aspirent de leur mieux à des sentiments, à une attitude castillane et, ce qui est plus significatif encore, parce que c'est d'un usage général, le complément d'une bonne éducation, même au sein de la bourgeoisie éclairée, se trouve dans la nécessité des voyages. On ne s'enferme nullement à Paris, ni en France.

. . . . .

Cette situation commença à se modifier sous Louis XIV, et ce fut un des effets principaux de la personnalité même du Grand Roi. Celui-ci, plein de sa gloire, ne voulant

que sa gloire, ne rêvant que sa gloire, imposant sa gloire à tout ce qu'il pouvait atteindre, n'admettant pas que, dans l'univers entier, aucune puissance pût se comparer à la sienne, ni aucune créature à lui-même, flatta par cela seul un instinct secret qui s'éveillait chez la nation. On a souvent remarqué que tout ce qu'il pensait de lui-même, elle l'accepta ; que, sauf pendant les dernières années du règne de ce potentat, elle resta docilement prosternée devant son omnipotence, et accueillit *même* avec déférence tous les écarts de sa vie privée, n'apercevant en lui rien que d'auguste ; mais ce qu'on n'a jamais dit, c'est que la cause véritable de ce dévouement aveugle se trouva en ceci que la nation se divinisait elle-même dans son roi ; et, de même que les désordres du monarque et ses défaillances de toute nature furent déclarées dignes de respect parce que c'était le roi qui était défaillant et désordonné, de même, ne s'inquiétant plus en aucune façon des moyens de valoir l'estime, la considération, l'admiration, faisant aussi bon marché de la valeur intrinsèque des actes que de la droiture des motifs, la France commença à s'appliquer à elle-même avec une confiance imperturbable le dogme renfermé dans la fastueuse devise : Nec pluribus impar.

La France devint à ses propres yeux la nation-soleil. L'univers fut un système planétaire où elle occupait la première place, sans contestation, à son avis ; avec les autres peuples, elle voulut n'avoir plus rien de commun que de leur dispenser à son gré la lumière ; elle convint avec elle-même qu'ils nageaient tous dans une atmosphère de ténèbres assez opaques ; elle fut la France, et, le reste du monde, s'enfonçant chaque jour davantage à